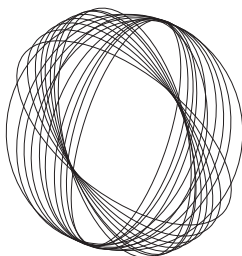


DU MONDE ENTIER

MORTEN RAMSLAND

L'ŒUF

ROMAN  
TRADUIT DU DANOIS  
PAR ALAIN GNAEDIG



*nrf*

GALLIMARD





DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

TÊTE DE CHIEN (Folio n° 5055)

*Du monde entier*



MORTEN RAMSLAND

# L'ŒUF

roman

*Traduit du danois  
par Alain Gnaedig*

*nrf*

GALLIMARD

Ouvrage publié avec le concours de la  
Danish Arts Foundation

**DANISH ARTS FOUNDATION**

*Titre original :*

ÆG

© Morten Ramsland et Rosinante & Co., Copenhague, 2017.  
Publié en accord avec Gyldendal Group Agency.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.



Ils m'ont trouvé dans le marais, coincé dans une racine d'arbre, sur une motte. J'avais une jambe cassée. Les deux grands garçons avaient filé chercher de l'aide, ils avaient croisé le père de la voisine qui a essayé de me faire du bouche-à-bouche sur la rive boueuse du marais en attendant l'arrivée de l'ambulance. « Qu'est-ce qui s'est passé ? a-t-il crié. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Cela avait commencé peu auparavant quand un des gars m'avait tenu les bras derrière le dos tandis que la voisine et l'autre mec me flanquaient des claques à tour de rôle, et quand tout s'était mis à trembler. Mais ce n'était pas moi qui tremblais, c'était la terre qui tremblait, surtout la terre sous mon pied gauche, m'a-t-il semblé. Tout d'abord un vague bruit qui résonnait, un écho qui vibrait dans la vase du marais. On aurait dit quelqu'un qui tambourinait sur le sol. Puis ça a augmenté, le grondement de sabots de cheval est devenu un rugissement de mouvements qui déchiraient l'air et la terre, le visage de la voisine a semblé se craqueler, il y a eu des arrêts dans les coups qui pleuvaient sur moi, et un autre monde a surgi de toutes ces fissures et déchirures. J'ai tourné la tête et je les ai vus arriver au galop. Ils étaient huit, peut-être neuf. Un bruit bas, un son à basse fréquence

est monté de mon diaphragme, le sourire de la voisine a disparu. Le premier garçon m'a relâché, l'autre, derrière la voisine, est devenu blanc de peur ; le crapaud est ressorti, ce crapaud qu'ils m'avaient enfoncé dans la bouche avant de faire la queue pour l'écrabouiller avec leurs claques.

Les galops se sont approchés, je me suis retourné et j'ai décampé en courant. Le sol a vacillé sous mes pieds, il s'est désagrégé, j'ai couru dans l'eau, j'ai nagé, je suis arrivé à la motte et je me suis cramponné à la racine à l'instant où les chevaux au galop m'ont rattrapé. De l'écume et de la bave coulaient des commissures de leurs lèvres. Quand le premier cheval a écrasé ma jambe avec son sabot, il y a eu un crac aigu, et je me suis enfoncé dans le marais, dont ma mère avait très peur, je me suis enfoncé dans l'eau noire, comme une pierre qui cherche le fond. La nuit m'a enserré, le froid a enveloppé mon corps et glacé mes muscles et mes os, l'eau noire a commencé à ruisseler dans mon nez et ma bouche pour s'infiltrer dans mes poumons, et elle a lentement commencé son va-et-vient. J'ai levé les yeux et j'ai vu les rides argentées à la surface, plusieurs mètres au-dessus de ma tête. Les chevaux au galop avaient disparu ; le silence a régné un moment, mais il n'a pas fallu longtemps avant que quelques bras et jambes ne fouillent la surface. Avec des gestes fébriles et paniqués au début, puis d'une manière plus calme et plus systématique. J'ai reconnu le bas du corps d'un des gars. Ses jambes ont fendu l'eau, avec son jean foncé, une chaussure noire s'est détachée de son pied et a commencé à descendre vers moi en décrivant de grands cercles. J'ai également remarqué le jogging de la voisine, ses socquettes blanches qui trouaient la surface comme des canards luisants qui plongent pour chercher de la nourriture. Pendant ce temps-là, je n'ai pas cessé de couler encore plus vers le fond. Le marais était plus profond que je ne

l'avais imaginé. À sept mètres, il a commencé à faire très noir. Au bout de dix mètres, j'ai eu du mal à faire la distinction entre les sauveteurs et les rides faites par le vent, à quinze mètres, j'ai été saisi par un froid glacial, et quand je suis arrivé à vingt mètres, c'était le crépuscule et toutes les lumières avaient disparu. Les deux derniers mètres au-dessus du fond étaient tapissés par une brume verdâtre, un brouillard aux contours flous, une épaisse couche d'algues en suspension qui ondulaient. J'ai cru que le fond allait être solide, mais même lorsque je l'ai touché, j'ai continué à couler. Je me suis enfoncé dans la vase, dans la boue sous la mousse, là où les crapauds hibernaient à l'abri du gel. La vase s'est lentement faite plus lourde et solide, mais cela ne m'a pas empêché de continuer à m'enfoncer, et j'ai coulé à travers la tourbe, la glaise, la pierre.

Si, dans l'eau, mes pensées avaient été souples et fluides, là, elles étaient lentes et poussives. Elles épousaient la forme de ce qui m'entourait. Je n'ai pas pensé à papa et maman qui allaient bientôt être alertés par les garçons paniqués, je n'ai pas pensé que ça allait être ma fin, je n'ai pas pensé qu'elle ne serait pas illuminée par un visage divin puisqu'elle allait se produire dans le noir absolu ; au lieu de ça, j'allais être traversé par des minéraux, j'allais être exhumé comme un fossile dans des millions d'années, mis au jour par un tremblement de terre. Ou, plus probablement, j'allais disparaître. Mais je n'ai pas pensé. Le temps a cessé d'exister. Je ne respirais plus, mon cœur s'est arrêté, tout a stoppé.

Puis quelqu'un m'a pincé le gros orteil. Cela a fait battre mon cœur, un seul battement. Il est reparti et, sans grande difficulté, j'ai glissé dans un petit espace sombre sous la mousse. Il y avait là un homme vêtu d'un froc avec un piège à taupes primitif à la main, un nain d'environ un mètre se tenait à côté de lui. Le nain était nu. Tout d'abord, j'ai cru

qu'il s'agissait d'une pierre semblable à celle qui se trouvait dans le jardin de mon grand-père, et j'ai été incapable d'en détacher les yeux. Mon cerveau ne fonctionnait pas vraiment, car je ne me souvenais plus de ce qu'un garçon et une fille avaient entre les jambes, son sexe m'a perturbé. Et moi j'étais là, dans un petit réduit sous la mousse, loin de tout.

«Le roi galope, a dit l'homme au froc avec son piège à taupes.

— Le roi *baise*, a dit le nain.

— Le roi baise ce qu'il veut», a ajouté l'homme au froc.

Ils m'ont regardé tous les deux avec des yeux tristes, comme si j'étais un enfant fiévreux que l'on ne pouvait pas sauver.

«Alors c'est lui le suivant.»

Le nain a souri :

«On n'est pas obligé de toujours faire comme ça pour se rencontrer.

— Il y a d'autres moyens, a dit l'homme au piège.

— Pas de panique, d'accord?»

Peu après, le père de la voisine m'a ramené à la réalité sur la rive boueuse du marais. Le nain et le monsieur au froc ont disparu. Mais, au cours des semaines suivantes, j'ai eu de nouvelles crises accompagnées de visions et de voix, qui m'ont fait sautiller dans la maison, en pleine nuit, en traînant ma jambe dans le plâtre, alors que je communiquais avec des créatures invisibles surgies d'histoires oubliées. Maman croyait que je rêvais. Elle allumait la lumière et me secouait pour me réveiller. Ses inquiétudes ont grandi progressivement, son souci évoluant en colère. Je l'ai amenée à se rappeler de choses auxquelles elle n'avait pas pensé depuis longtemps, certaines expressions folles qui passaient sur la tête de son père, par exemple, ses jacasseries de

cinglé, et elle n'aimait pas ce qu'elle voyait. Et si mes joues n'avaient pas été toutes gonflées par les claques qui avaient cherché à tuer le crapaud dans ma bouche, elle m'aurait sans doute collé des torgnoles du plat de la main. Mais ses efforts étaient vains, alors elle réveillait papa, qui faisait exactement pareil : il me secouait en parlant fort. Et ça n'avancait à rien. Parfois, mon petit frère observait la scène sans intervenir. Ses yeux me scrutaient du coin le plus reculé de la pièce. Les bras autour des jambes, par-dessus ses genoux meurtris, il regardait en silence et d'un air désolé les tentatives désespérées de papa et maman de me tirer de ce sommeil de folie.

Le médecin m'a donné des comprimés pour les spasmes et les visions, mais ils ne faisaient que m'assommer. Je ne pouvais pas rester éveillé plus d'une demi-heure à la fois, il fallait que je me rendorme, et les visions ne disparaissaient pas. Elles s'accumulaient, sous forme de rêves quand je dormais, et en tant qu'images surexposées quand j'étais réveillé. Elles étaient là tout le temps.

Maman a fini par changer de tactique, elle a laissé les comprimés dans le placard de la cuisine, elle a emprunté la voiture du voisin et elle m'a conduit chez mon grand-père à l'autre bout de la ville. Elle a pleuré un peu en chemin. Ses larmes se mêlaient à la morve de son nez, et elle était régulièrement obligée d'essuyer tout ça avec ses manches, si bien que l'angora de son pull s'est collé au-dessus de ses lèvres. Quand on s'est garés devant la maison de grand-père, elle avait une légère moustache duveteuse.

« Je ne fais pas ça de bon cœur, a-t-elle dit en me regardant d'un air contrit. Mais je ne sais vraiment pas quoi faire. »

Nous n'avions pas vu grand-père depuis des années, et j'avais seulement entendu sa voix au téléphone quand il

appelait – souvent tard le soir ou au début de la nuit –, et quand il insistait pour me raconter comment tout avait commencé. Mais l'incident dans le marais m'avait fait passer de l'autre côté, directement dans la réalité de grand-père, que maman avait fui par un soir d'été, pieds nus et en chemise de nuit, à l'âge de dix-sept ans. Et là, elle m'y conduisait de son plein gré.

« Pouah, disait-elle toujours au sujet de grand-père, c'est insupportable de l'entendre raconter toutes ses conneries. »

Quand je suis arrivé, il était assis dans sa serre, en bleu de travail, sans tricot. La serre était entourée de hautes fleurs, on pouvait sortir sur la pelouse en passant par deux pierres, et là il y avait le noyer, sous lequel se trouvait la grosse pierre de mon rêve dans le marais. Il était chauve sur le haut du crâne. En revanche, autour des oreilles, il avait des tas de cheveux qui partaient dans tous les sens. Il portait de grosses lunettes carrées, le modèle de la sécu. Il m'a regardé longuement.

« C'est bien *toi*? » a-t-il dit.

Soudain, je me suis souvenu que, il y avait très longtemps, j'avais eu la permission de lui donner un coup dans le ventre. *Allez, cogne, cogne, vas-y*, avait-il dit alors.

Il a regardé dans le jardin, il a aperçu maman là-bas, près du garage, mais elle nous avait déjà tourné le dos et elle regagnait la voiture. Elle a démarré peu après, elle a reculé dans l'allée et elle a disparu.

« Si on suppose que *c'est* vraiment *toi*, comment vais-je réussir à te parler des générations passées quand tu ne viens jamais me voir? a-t-il demandé en se grattant l'œil. Quand vous me raccrochez toujours au nez. Et quand, elle, là... » Il a pointé le doigt dans la direction où maman avait disparu. Sa voix tremblait. « Comment peut-on trouver du sens à

quoi que ce soit si nous ne connaissons pas les *histoires* ? » Il m'a fait signe de m'asseoir sur ses genoux. J'ai trouvé que j'étais trop grand, mais je l'ai fait quand même. C'était bizarre, alors je me suis relevé à toute vitesse.

« Assieds-toi plutôt là, a-t-il dit en tirant une chaise branlante. Et ne t'avise pas de toucher aux tomates, espèce d'insolent. Et puis, interdiction de penser à autre chose. Tu écoutes. »

Il était une fois un roi, dont le père a été tué dans une grange par des assassins inconnus. Le meurtre a eu lieu un bon demi-siècle après qu'une bannière de croisade ensanglantée tombe du ciel sur la Baltique et reçoive le nom de Dannebrog, oui notre drapeau danois, sous le règne de l'arrière-grand-père... Tu m'écoutes ? L'ancêtre du roi avait été un homme couronné de succès, il avait conquis tellement de pays, il avait fracassé tellement de crânes qu'on lui avait donné le surnom de Victoire. Notre roi s'appelait Erik et, jusqu'alors, il ne s'en était pas si bien sorti que ça dans la vie. Son royaume était plus petit, mais ses rêves n'avaient pas rétréci au même rythme que les possessions du royaume. Il rêvait de retrouver la grandeur d'autrefois, il s'est enfoncé dans des problèmes en Suède, et il a combattu les hors-la-loi qui avaient tué son père et qui n'arrêtaient pas d'attaquer les villes de la côte par la mer. Il a considéré qu'il était nécessaire de s'entourer de mercenaires allemands, ce qui n'était pas donné. Son vieil ami Mecklenburg demandait vingt marcs d'argent pour un cavalier et douze pour un soldat à pied, et pour oublier ses problèmes économiques qui ne faisaient que croître, en l'an de grâce 1311, aux environs de la Saint-Jean, à l'heure où le hêtre est vert



et où la courbe du soleil est au plus haut, au point que tout semble possible, Erik a donné une fête énorme qui a duré des semaines dans les champs à l'extérieur d'une ville dans le nord de l'Allemagne. On s'empiffrait de rôti de gibier, on regardait des tournois, la graisse d'oie dégoulinait sur les joues des invités distingués, les bœufs tournaient sur les broches, la bière et le vin coulaient de barriques innombrables, des montagnes d'avoine s'entassaient comme des dunes pendant que, en périphérie des festivités, la masse des pauvres attendait les restes des tables des riches. Mais quand, assez régulièrement, la fête devenait ennuyeuse, notre Grand Seigneur s'amusait à faire chevaliers des gens qui se trouvaient là. Nul n'avait jamais vu une abondance aussi sublime, mais l'addition n'a pas tardé : la récolte a été mauvaise. Le roi avait vidé les caisses du Trésor avec ses mercenaires coûteux et ses fêtes somptueuses, et il a été obligé d'augmenter le charriage. Les paysans du Seeland ont été les premiers à se révolter, ils ne voulaient pas financer les excès des festivités mais, avec l'aide des mercenaires, le roi a fait arrêter les meneurs et les a fait pendre à l'extérieur de Copenhague, et il a laissé leurs corps desséchés se balancer dans le vent de l'Øresund pendant des mois.

L'année suivante, les protestations ont monté dans le Jutland. À l'assemblée de Viborg, les nobles et les paysans ont fait une alliance inhabituelle et, bien vite, une armée de paysans en furie a commencé à avancer dans le Jutland. Ils ne voulaient pas mourir de faim pour le roi et ses guerres. On a allumé des feux d'alerte sur les collines, des rameaux d'osier en feu sont passés de maison en maison ; ils ont pillé les domaines des évêques, ils ont vidé les greniers à provisions sur leur chemin, jusqu'à Kolding, où l'armée du roi les attendait avec un grand sénéchal à sa tête. Le sénéchal ne doutait pas de sa victoire, aucune armée de paysans

n'avait jamais défait le roi. Et là, pour la première fois, c'est arrivé : les paysans se sont déchaînés, ils ont mis les hommes du roi en déroute et ils ont pris la ville. Les soldats battus sont retournés à la cour à Svendborg, où le roi a juré et pesté, mais il n'a pas réagi avec précipitation. Les semaines ont passé. Le roi s'est réarmé lentement et il est reparti avec ses coûteux mercenaires allemands, sans attaquer l'armée des paysans. Il s'est installé dans le Jutland, il a envoyé des hommes pour négocier avec les paysans révoltés, des hommes qui connaissaient leur langue et qui apportaient des propositions que tout le monde ne pouvait pas refuser : s'ils livraient untel et untel, le roi se montrerait clément avec eux. Lentement, il a creusé des divergences entre les nobles et les paysans, et il n'était pas pressé. La récolte approchait, d'ici peu, le blé allait tomber, la pluie allait détruire l'avoine, les greniers allaient moisir dans le vent d'automne – et quel paysan pouvait tenir face à ça ? C'est ainsi qu'il a triomphé de l'armée en haillons par l'intelligence et la ruse et, avec la perspective de pouvoir rentrer chez eux et de sauver les restes de la récolte, il a amené les paysans à livrer leurs meneurs et à accepter des impôts encore plus élevés : trois marcs par charrue, un cheval par paroisse et un boisseau de seigle pour chaque lopin de terre, en plus de toutes les dîmes paroissiales. Voilà ce qui arrive quand on se dresse contre le roi. Les paysans se sont traînés chez eux, tout peureux, leur fureur s'était envolée, une puissance plus forte avait fait tourner la roue de l'année et leur avait montré leur vraie place, le roi Erik avait triomphé, et il a obligé les paysans à édifier une poignée de châteaux royaux comme remparts futurs contre les paysans rétifs. Quand les premières pierres du premier château ont été posées à Horsens, le roi Erik est reparti en bateau à la cour. Plusieurs chefs paysans se balançaient

déjà aux arbres, tout comme d'autres s'étaient balancés dans le vent de l'Øresund l'année précédente, et d'autres malheureux seraient pendus l'année suivante lors de l'assemblée de Viborg, et les corbeaux viendraient croquer des bouts de leurs corps desséchés. Tu m'écoutes, dis ? Et je te l'ai déjà dit, tu ne touches pas aux tomates !

Notre Grand Seigneur, Erik VI Menved, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner – le Grand Singe du Danemark ? –, allait donc regagner sa cour quand une violente tempête a obligé son bateau à s'abriter dans une baie près de Nordfyn, où il s'est retrouvé coincé toute une journée en attendant que la tempête se calme. Quand ils ont pu repartir, le roi n'en pouvait plus de rester sur le bateau, il ne tenait plus en place, il avait besoin de faire un tour à cheval. Il a ordonné à huit chevaliers de l'accompagner. Ils ont ronchonné, mais ils n'ont rien dit, car le roi était d'une humeur massacrante et les soucis planaient sur sa tête comme autant de nuages noirs : comment allait-il payer ses mercenaires ? Et il devait de l'argent à peu près à tout le monde. Il avait donné la permission aux mercenaires de piller le Jutland du Nord, mais ce pillage-là, c'était comme pisser dans un violon. Il commençait à avoir Mecklenburg sur le dos, même s'il ne manquait pas d'idées. Il pouvait hypothéquer la Fionie, il pouvait louer des provinces, si nécessaire – Femern, Lolland, le Jutland du Sud, Als, et même la Scanie –, mais c'était là une mesure qu'il ne prendrait qu'à son corps défendant. Heureusement, il avait l'œuf. À l'origine, l'œuf devait être un cadeau pour la reine. Les marchands de Lübeck en avaient exigé une somme vertigineuse, l'évêque l'avait béni trois fois, il avait été plongé dans la source de Sainte-Anne et, ensuite, sans que l'évêque ne le sache, bien entendu, on avait gravé dessus les runes suivantes : *Je t'en conjure, Freja, fais qu'elle me*

*multiplie*. La reine ne faisait qu'accoucher d'enfants morts, et les rares qui respiraient encore perdaient la volonté de vivre dès qu'ils quittaient le ventre de leur mère. Une malédiction planait sur le mariage du roi. L'œuf était un œuf de fertilité, l'écriture magique des runes allait rompre la malédiction et l'aider à donner naissance à un héritier résistant. C'était le plan du roi, mais la révolte des paysans s'était mise en travers. L'œuf était si beau, il brillait, il étincelait tellement qu'il demandait presque à être utilisé dans ses jeux politiques. Il le portait dans une bourse en cuir sous sa cotte de mailles. On avait rarement vu un tel chef-d'œuvre d'artisanat. Évidemment, un œuf d'or et de pierres précieuses ne pouvait pas compenser la dette énorme, mais sa beauté pouvait peut-être attendrir le cœur de Mecklenburg et aider le roi à gagner du temps. En attendant, l'œuf était la seule chose qui pouvait le sauver d'hypothéquer le pays. Mais le roi hésitait. Tu m'écoutes ?

Soudain, il a aperçu un cerf qui a bondi sur un sentier avant de s'enfuir entre les arbres. Notre roi avait triomphé des rebelles et écrasé les paysans et, en cet instant, il a voulu également vaincre cette bête. Et il s'est lancé à sa poursuite avec ses huit chevaliers. Ils sont partis au galop dans la forêt. Les chevaliers n'étaient pas contents. Ils ont rouspété. Le roi, en revanche, était emporté par son instinct de chasseur, et les nuages noirs de ses soucis se sont envolés. Les branches leur fouettaient la tête, leurs lourdes armures faisaient un bruit de ferraille dans la forêt, les étoffes coûteuses étaient déchirées par les épines et les branches de hêtre. Le roi a levé son arbalète. Il voulait abattre cette bête, coûte que coûte. Le cerf était hors de vue depuis longtemps, mais le roi et ses hommes ont continué. La forêt était bien plus grande et bien plus impénétrable que ce qu'ils avaient prévu et, au bout de deux heures, ils ont

dû admettre qu'ils s'étaient perdus. Les chevaliers ont voulu rentrer, mais le roi était têtue. Ils se sont reposés brièvement, puis ils sont repartis au galop. Les heures ont passé. Ils ont perdu la notion du temps. Ici et là, il y avait des pierres gigantesques qui semblaient provenir d'un tout autre monde – on aurait dit qu'elles aspiraient le corps quand on s'approchait trop de leur champ de gravitation. Finalement, la forêt a commencé à s'éclaircir, une clairière s'est transformée en pré et, à l'extrémité du pré, il y avait une série de champs de seigle bourbeux. On aurait cru que des fermiers très pauvres s'étaient installés ici à l'écart du droit et des lois. Du coin de l'œil, le roi a vu une bête filer vers le champ le plus proche. Peut-être était-ce son cerf. Les chevaliers ont ronchonné de plus belle.

Pendant qu'il galopait comme un furieux, le roi a distingué un point au loin. Cela ressemblait à un poteau planté dans le sol marron, ou à de vieilles guenilles, mais, en s'approchant, il a vu qu'il s'agissait d'un croquant miséreux. Un petit bonhomme vêtu d'un froc, une pioche à la main. Il a regardé fixement le roi, d'un air stupéfait, bouche bée, les yeux terrifiés. Bon, là, on va faire une galipette, accroche-toi ! On change la perspective. On est le point, tu piges ? On n'est plus le roi, mais le point, on n'est plus quelqu'un d'important, mais d'insignifiant, plus le centre, mais la périphérie. Une force centrifuge nous écarte brutalement de l'histoire officielle. Le roi Erik VI, le Grand Seigneur, Mened le Grand Singe du Danemark, a massacré les paysans, et il rentrait se goinfrer dans son château. Point final, prout. Ce paysage, cette forêt, ce champ ne sont décrits nulle part. L'homme dans le champ, c'est Thord, un des premiers ancêtres de la famille, gravé dans nos souvenirs de visions épileptiques. Il a vu arriver au galop une horde de rois légendaires, et il ne savait pas s'ils étaient tombés du ciel, ou si l'enfer ne s'était

pas ouvert devant lui. Dans tous les cas, c'était effroyable. Sept nouvelles taupinières étaient apparues dans son champ de seigle pendant la nuit, or une taupinière annonce les ennuis. Thord venait juste d'enfoncer son piège dans la première taupinière quand la vision lui avait coupé les pattes, le forçant à s'agenouiller dans le lopin qui avait été si traître et qui avait donné si peu, alors qu'il avait essayé pendant tout l'été d'arracher le liseron et autres mauvaises herbes. Heureusement, ils n'avaient pas encore d'autre bouche à nourrir. D'autres gens seraient plus mal lotis quand l'hiver s'installerait, mais les murs de leur maison auraient aimé entendre résonner les voix d'enfants. Chaque année qui passait, la tristesse de Tora devenait plus profonde. Son ventre était peut-être stérile, cela faisait des années qu'ils partageaient le même lit, et la vieille était la seule à croire encore au miracle. Elle faisait des offrandes de pain sous le grand sureau et préparait des breuvages de fertilité, puis elle se mettait à raconter des histoires du temps du servage, avant qu'ils ne deviennent fermiers et osent croire en leurs propres rêves. La vieille, c'était la mère de Tora. Thord avait un peu peur d'elle, et il était certain qu'elle était folle. Pendant tout l'été, elle n'avait cessé de fouiner dans les marécages pour déterrer des racines de massette. Elle les ramenait à leur lopin et les enterrait derrière la maison. Elle les enterrait profondément, pour que les cochons ne puissent pas les récupérer. Mais, à l'heure du crépuscule, il était difficile d'ôter la terre noire des marais qui collait aux bras. Elle enterrait également d'autres choses, et les gens se moquaient d'elle. Ses narines étaient coupées et son cou portait encore les cicatrices laissées par l'anneau de fer. Il n'y avait plus beaucoup de gens qui avaient cet air-là. Les marques du servage refusaient d'abandonner la chair, même si l'âme avait été libérée. Tora et Thord n'avaient que de vagues souvenirs du servage. Leurs narines n'étaient pas

coupées et leurs cous ne portaient aucune trace des fers. La liberté inspirait des sentiments mitigés : comme le disait la vieille, le travail était le même, mais on était libre de mourir de faim.

Thord est tombé à genoux dans son champ de seigle. Ces rois de légende, ces géants, ces demi-dieux déboulaient vers son champ pour des raisons insondables. Une aura dorée les entourait : leurs lances étaient pointées en l'air comme des piques divines, les arbalètes et les hallebardes étincelaient autant que les pierres précieuses des gants de fer des géants. Leurs chevaux étaient fougueux comme des diables, ils écumaient, la sueur dégoulinait de leurs couvertures de soie, d'argent et d'émail. Étoffes rouges à croix blanche. Il se dit que la mort serait cruelle, mais belle également : les rois de légende fonçaient droit sur lui. Ils allaient l'écraser. Il entendait déjà le chant des anges quand le premier l'a contourné de justesse. Les sept suivants ont répété la manœuvre, mais quand le dernier a tiré sur les rênes pour obliger son cheval à faire un écart, seul le cheval a réagi. L'homme, lui, a continué tout droit. Le cheval l'a désarçonné, il a volé dans les airs comme une lance ensorcelée et il a atterri aux pieds de Thord avec une violence telle que sa tête s'est enfoncée dans le sol pour disparaître dans une taupinière. En entendant le bruit du piège à taupes qui se déclenchait, Thord a su que la vieille avait raison : les taupinières annoncent les ennuis. Il aurait déjà dû les enlever au matin. Comme toujours, il avait tergiversé et, là, c'était trop tard.

Les rois de légende avaient arrêté leur chevauchée folle. Ils ont fait cercle autour de lui. Il était prisonnier. Le temps s'est figé, le monde a retenu son souffle, les enfants et les grandes personnes regardaient fixement la scène, pétrifiés sur le seuil de leurs maisons. Puis la terre a commencé à pousser des jurons et des malédictions. Le chevalier tombé

a bougé. Son corps a tressailli. Ses bras ont frétilé et il a lentement extrait sa tête de la taupinière. Une trogne meurtrière a émergé. Les chevaliers ont éclaté de rire. Un piège à taupes primitif s'était refermé sur le nez de l'homme, et le sang coulait le long de la racine de son nez.

« Est-ce que c'est une façon de souhaiter la bienvenue à son roi ? »

Thord s'est relevé. Il avait fait dans sa culotte. Il s'est rassis. Il a essayé de dire quelque chose, mais seuls des balbutiements ont réussi à sortir de ses lèvres.

« C'est comme ça que tu salues Erik de Danemark ? a ajouté la voix. Il a soumis les paysans du Jutland du Nord. Ceux qui n'ont pas été passés au fil de l'épée, ceux qui ne sont pas en train de s'agiter au bout d'une corde, ils tremblent dans leur froc. Et toi ? Qui es-tu ? Tu nous attaques avec un piège à taupes ? »

Les chevaliers se tapaient les cuisses en hurlant de rire. Seul le cavalier malchanceux ne semblait pas trouver ça drôle. Il a arraché le piège de son nez et l'a jeté par terre. Puis il l'a écrasé.

« Tu as l'intention de me tuer ? a-t-il crié en saisissant Thord par le col.

— Laisse-le », a dit le roi. Le chevalier l'a lâché. « Aurais-tu de l'eau pour nos chevaux ? » a demandé le roi.

Thord a désigné le coin de sa maison. Les cavaliers lui ont tourné le dos et se sont éloignés sur leurs montures, tandis que Thord est resté dans son champ boueux où le chevalier du roi était tombé à ses pieds. Il n'y avait pas de puits près de la maison, alors le roi a tambouriné à la porte, très impatient.

Tora était allongée dans la pénombre de la mesure. Elle venait de se laver. La vieille lui avait enduit le corps d'une



décoction d'écorce de bouleau, seul un dessous en lin lui couvrait la poitrine ; en ce septième jour après la pleine lune, avant le coucher du soleil, à jeun, après avoir avalé une tasse d'eau chaude avec une pointe de poudre de cœur de lièvre, elle devait inviter son mari à partager sa couche. Elle avait vidé la tasse, la vieille avait fait du feu dans la cheminée et y avait jeté des graines d'anis. La vieille faisait sans cesse de nouvelles trouvailles, toutes plus ingénieuses les unes que les autres. Ces derniers temps, ces idées avaient pris une tournure plus vulgaire et elle avait encouragé sa fille à recourir à des méthodes moins magiques : « Va donc à la fête de Walpurgis à Pederup et passe la nuit avec un autre homme, avait-elle murmuré. Surtout, il faut qu'il soit grand, et veille à ce qu'il ait de bonnes dents et de bons mollets, c'est difficile à voir, mais essaie quand même, surtout si tu ne parviens pas à deviner ses jambes sous ses bas. Il est important aussi qu'il n'ait pas trop de problèmes de digestion. S'il plane une odeur de pourriture autour de lui, tu prends tes jambes à ton cou. Mais s'il rote beaucoup, c'est juste un signe de bonne santé. » Voilà ce que la vieille chuchotait à Tora, laquelle n'avait jamais senti la vie lui donner des coups dans le ventre et dont les seins n'avaient jamais senti couler le lait douceâtre. Elle avait passé la prime jeunesse, et la honte de n'avoir pas pu agrandir la famille lui donnait un regard un peu fuyant.

Là, on frappait à la porte. La vieille a ouvert, clignant des yeux dans la lumière forte. Elle ne voyait rien, si ce n'est un flot de taches lumineuses, mais devant elle se trouvait le roi avec son œuf de fertilité sous sa cote de mailles et, derrière elle, il y avait Tora, les seins à l'air et une haleine qui embaumait l'écorce de bouleau et la poudre de cœur de lièvre.

« Mais où diable est le puits ? a grogné Erik.

— Il n'y a pas de puits, a bafouillé la vieille. On va

chercher l'eau dans le marais. Derrière la maison. Elle est plus fraîche dans la partie la plus profonde, à droite, car il y a le courant d'une source qui vient de la lisière de la forêt. »

Erik a jeté un coup d'œil derrière la vieille. Même si celle-ci ne voyait toujours rien, elle a tout de suite entendu l'autorité dans la voix de l'étranger, elle a tout de suite reculé d'un pas. Elle lui arrivait au nombril. Dans ses jours de splendeur, elle avait presque atteint un mètre quarante. Aujourd'hui, elle était descendue à un mètre vingt, mais tant que le Seigneur lui laissait la vie et se contentait de lui ôter de la taille, la vieille était contente.

L'étranger était tellement imposant qu'il n'allait pas passer la porte en se tenant droit et, soudain, la vieille a eu une idée osée. Elle a dit : « Aidez ma fille, monseigneur, son cœur bat si violemment, ses lèvres sont si chaudes, posez la main sur sa poitrine, asseyez-vous un instant sur son lit, nous vous en implorons, monseigneur. »

Quand ses yeux se sont accoutumés à l'obscurité, Erik a aperçu la femme à moitié nue. Elle devait avoir le même âge que sa reine. Il a reconnu le même regard fuyant, mais celle-ci n'avait jamais mis au monde d'enfants morts, il l'a vu tout de suite. La peur d'une rencontre annuelle avec un bébé sans vie ne s'était pas incrustée dans son corps. Ce qu'il voyait, c'était la peur, une peur banale. Une peur qu'il croisait partout : la peur du roi.

Il s'est approché du lit. La vieille a jeté de nouvelles graines d'anis dans la cheminée. Apeurée, Tora a remonté son vêtement. Elle a essayé de se lever, mais elle a glissé sur la paillasse. Quand elle a voulu demander de l'aide à sa mère, la vieille avait déjà refermé la porte derrière elle, car une chance comme celle-ci n'allait pas se présenter deux fois. Un enfant d'un géant pareil pourrait travailler comme

# MORTEN RAMSLAND

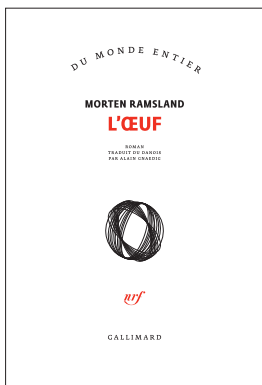
## L'ŒUF

« Mais qu'est-ce que la fertilité, si ce n'est la capacité à continuer à vivre dans les histoires des autres ? La capacité particulière à s'accrocher à la vie, même quand tu es mort et enterré depuis longtemps ? »

Au début des années 1990, un jeune garçon d'Odense, souffre-douleur d'autres enfants du voisinage, est la proie de voix et de visions épileptiques, notamment d'un chasseur de taupes et d'un nain qui déclarent que le gamin est « le suivant ». Les réprimandes, les visites chez le médecin et les médicaments n'aident guère. En désespoir de cause, sa mère l'emmène chez son père à elle. En effet, ce grand-père très original a souffert et souffre encore de maux similaires. Allongé sur une porte datant du Moyen Âge, dans sa serre, avec une bière sur le ventre, il va transmettre un héritage particulier au garçon : l'histoire de la famille, elle-même composée de plusieurs péripéties stupéfiantes, qui tournent toutes autour d'un œuf de fertilité, un fabuleux objet en or ayant prétendument appartenu au roi Erik Menved, récupéré par Thord le Taupinier, puis par Freja qui a quitté Lübeck ravagée par la peste sur le dos d'un taureau.

*L'œuf* est un roman où le mythe alterne avec le raconter, où les grandes peurs populaires médiévales se mêlent au conte et à la truculence rabelaisienne, le tout baignant dans cette ambiance et cette écriture relevant du réalisme magique, qui est le propre du style de Morten Ramsland.

*Morten Ramsland, né en 1971, vit à Aarhus, dans le nord du Danemark. Il écrit des livres pour enfants, de la poésie et des romans. Les Éditions Gallimard ont déjà publié de lui Tête de chien (2008), saga familiale aussi cocasse que tragique, qui lui a valu tous les grands prix littéraires de son pays. Il a été traduit dans le monde entier.*



*L'œuf*  
Morten Ramsland

Cette édition électronique du livre  
*L'œuf* de Morten Ramsland  
a été réalisée le 15 mai 2019 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072769009 – Numéro d'édition : 328713).  
Code Sodis : N94205 – ISBN : 9782072769016.  
Numéro d'édition : 328714.